



Adaptation de Jeff PERSELS,
avec le concours de Nadège KELLER

Personnages

Jean-Baptiste, chef de troupe
Madeleine, muse et prête-plume
Armande, souffleuse
Monsieur Fauchet, régisseur
Géronte, père bourgeois
Frosine, sa femme
Cléante, leur fils
Angélique, leur fille
Valère, amoureux d'Angélique
Marianne, aimée de Cléante
Scapin, valet de Valère
Toinette, servante de Marianne
Le Vicomte de Villebrequin
La Marquise de Mirepoix

ACTE I

SCÈNE 1

La scène est vide, à l'exception de deux fauteuils rangés au fond et un tabouret côté jardin, près d'une petite table à écrire avec sa chaise. Musique off (Lully ou Charpentier). Projection : intérieur bourgeois Louis XIV. Les comédiens, très affairés, entrent en scène l'un après l'autre ou par groupes de 2 ou 3, toujours en train de s'apprêter, Toinette, Scapin et Madeleine leur donnant un coup de main au besoin. Ils ne prêtent aucune attention au public. Soudain, Madeleine remarque la présence des spectateurs et se fige.

MADELEINE.

Merde ! (*Entre ses dents, en se faufilant entre les comédiens pour s'approcher des coulisses côté cour.*)
Jean-Bapiste ! Jean-Baptiste ! (*Elle regarde de nouveau le public, un sourire gêné.*) Jean-Baptiste !
Jean-Baptiste !

(Jean-Baptiste entre, plume à la main, semant des feuilles de papier sur son passage.)

JEAN-BAPTISTE

Mais quoi donc, Madeleine, cinq minutes, c'est pas trop demander pour composer un prologue nom de Dieu... (*Il voit la salle.*) Merde ! (*Aux comédiens, en tapant dans les mains.*) Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, taisez-vous, s'il vous plaît. Et prenez place, je vous prie, c'est l'heure. (*Aucune réaction.*) Qu'est ceci ? quel désordre ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il, mesdames et messieurs ? Vous ne vous taisez point ! Que diable ! Il faut que j'aie bonne patience. Mais a-t-on jamais vu des pendants comme... J'enrage ! Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai ouvrir le bec... ! La carogne ! Mais que diable faire donc ? (*Madeleine fait claquer la langue depuis un moment déjà afin de lui rappler la présence du public.*) Et puis, merde ! Qu'ils attendent un peu ! Ils n'ont même pas payé leurs places, je parie, ces vilains ! (*Au public.*) Le théâtre est le refuge ordinaire de tous les grigous de la ville et de la cour. La peste soit de ces gredins ! (*A Madeleine.*) Madeleine ! Madeleine ! Où sont-elles, les copies que tu m'avais promises pour ce matin ?

MADELEINE

C'est Armande qui les a... Elle voulait encore vérifier certaines prononcia-tions et reviser avec les comédiens... Tu la connais. *(Elle lève les yeux au ciel.)*

JEAN-BAPTISTE, *exaspéré*

Et où est-elle alors ? Armande ! Armande !

ARMANDE, *surgissant.*

Oui voilà, voilà j'arrive... J'expliquais à monsieur Fauchet encore deux ou trois choses... Bon alors, le texte, le texte... Tiens le voilà !

JEAN-BAPTISTE, *scrutant le texte et lisant à haute voix*

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.

(Parcourant rapidement les feuilles.)

gna gna gna, gna gna gna, gna gna gna, gna gna gna,
blahblahblah, blahblahblah, blahblahblah, blahblahblah...

Ah, voilà ! *(A la troupe, à qui il veut faire la leçon.)*

Je vous montre l'exemple : *(Geste vers le public.)* il s'agit de leur plaire,

Quittons pour quelque temps notre forme ordinaire,

Et paraissions ensemble aux yeux des spectateurs

Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

Que notre public soit notre charmante étude,

Héroïque souci, unique inquiétude,

Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment

Son grand cœur s'abandonne au divertissement...

SCAPIN, *surgissant, la braguette ouverte et tenant une bouteille*

Pour une fois que vous prodiguez de bons conseils, mon maître. Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup : prenons un peu d'haleine, comme vous dites. *(Il boit.)* Et abandonnons-nous tous au divertissement. *(Chantant.)*

Qu'ils sont doux

Bouteille jolie,

Qu'ils sont doux

Vos petits glougloux !

(Sans lâcher la bouteille, il attrape Madeleine par la taille et l'entraîne dans une valse.)

Mais mon sort ferait bien des jaloux,

Si vous étiez toujours remplie.

Ah ! Bouteille ma mie,

Pourquoi vous videz-vous ?

(En faisant virevolter Madeleine, il heurte d'autres comédiens, etc.. Rire général.)

JEAN-BAPTISTE, *à bout*

Holà, Martin bâton ! *(Madeleine court chercher le bâton. Jean-Baptiste roue Scapin de coups.)* Et voilà pour les trois coups. *(Tapant dans les mains.)* Au boulot ! Alors, le frère par ici, avec Valère... *(A Cléante.)* Attends ! T'as pris un coup de vieux depuis le dernier spectacle, Fred ! Tu trouves pas, Madeleine ? Pour jouer les jeunes premiers... *(Il entonne, tout en cherchant une perruque pour Cléante, qu'il lui plaque sur la tête.)*

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable,

Le Vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Une merveille absurde est pour moy sans appas.

L'esprit n'est point émû de ce qu'il ne croit pas.

(Il recule un peu pour mieux juger de l'effet. Un haussement d'épaules.) Allez, on fait ce qu'on peut. La sœur par là, avec Marianne,... *(Il positionne Cléante et Valère côté cour, attrapant chacun par les épaules et les bousculant sans ménagements. Angélique et Marianne de même, côté jardin. Puis il s'installe avec Madeleine au premier rang. Silence perplexe de la part des acteurs.)* Et alors ? Qu'est-ce que vous attendez ? Allez-y, jouez, pendards !

CLÉANTE, *avec un geste pour indiquer mains et bouches vides*

Et je dis quoi, exactement, cher maître ?

JEAN-BAPTISTE

Vingt ans d'apprentissage et toujours aussi sot ! *(Il lui lance le texte à la figure.)* Voilà !

CLÉANTE

Un moment ! *(Après un coup d'œil rapide sur le texte, il le passe à Valère.)* Mon père Géronte veut résolument qu'Angélique, ma sœur, épouse le vieux vicomte de... de... *(Il saisit le texte et le vérifie encore une fois, n'arrive pas à le déchiffrer, va consulter Jean-Baptiste.)*

JEAN-BAPTISTE

de Villebrequin ! *(Il lui donne un soufflet.)* Vous ne savez donc pas lire ? De Villebrequin !

ARMANDE, *péremptoire*

Non, Non, Non Villeuhhhbrequin, combien de fois dois-je répéter l'importance des "e" muets ! *(Elle va vers Cléante, lui serre la bouche entre ses doigts.)* Villeuhhhbrequin c'est quand même pas compliqué !

CLÉANTE, *se frottant la mâchoire*

De Villeuhhhbrequin. Et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé; mais comme Angélique m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte... *(Il vérifie le texte encore une fois.)* Oui, c'est bien ça ... *(Il fait un geste vers Valère pour signifier qu'il enchaîne.)*

VALÈRE, *hésitant au début, puis de plus en plus sûr de son jeu*

Que vous me comblez d'aise ! Mais avant que d'aller plus loin, je sais qu'elle dépend d'un père et d'une mère, que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que...

JEAN-BAPTISTE, *le coupant d'un geste impatient*

Bon, ça suffit. *(A Madeleine.)* Je croyais t'avoir dit de me couper tout ça ?

MADELEINE, *enervée*

Tu me gonfles, JB, t'es jamais content. Faut bien mettre en place l'intrigue.

JEAN-BAPTISTE, *à voix basse de peur qu'on ne l'entende, mais toujours aussi agacé*

Et bien justement, je n'y comprends rien à ton intrigue ! Comme d'hab !

MADELEINE, *exaspérée*

Comment ça, tu n'y comprends rien, je te rappelle, mon cher, que c'est censé être ta pièce et pas la mienne. J'abandonne ! J'en ai marre de me taper tout le travail. Comment l'Histoire va-t-elle se souvenir de moi ? Comme de ta maîtresse ou comme du véritable cerveau pensant derrière les plus grands chef-d'oeuvres du théâtre ? *L'Ecole des femmes, L'Avare, Le Bourgeois gentil-homme ...*

JEAN-BAPTISTE, *qui essaie de la faire taire en lui posant la main sur la bouche*

Chut... Ma douce, je t'en conjure, c'est la dernière fois. Je te promets que la prochaine fois, tu n'auras pas à te cacher derrière ma plume. *(Lui faisant les yeux doux.)* Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour le public. Eux aussi ont besoin de comprendre....

ARMANDE

Oui, enfin si vous aviez pris des comédiens qui maîtrisent un français convenable, ça serait plus facile aussi !

(Mauvaise réaction de la troupe.)

MADELEINE, *qui réfléchit un moment avant d'enchaîner*

Bon, d'accord. *(A Jean-Baptiste.)* Mais c'est pour le public que je le fais. Pas pour toi. *(Au public.)* Voilà ce qui se passe: Géronte veut que sa fille, Angélique, épouse l'aut' vioque, le vicomte de Villebrequin, mais Angélique en pince pour Valère. Et pis, y a Frosine, la meuf à Géronte, et la mère d'Angélique, qui veut que son fils, Cléante, épousasse la vieille Mirepoix,

ARMANDE, *chuchottant*

Mireuhhhpoix...

MADELEINE

Mireuhhhpoix... mais Cléante n'a d'yeux que pour Marianne.

JEAN-BAPTISTE, *qui prend des notes*

OK, OK... Quoi d'autre ?

FAUCHET, *surgissant*

Comment ça, quoi d'autre ? Rien, j'espère. Vous vous rendez compte de combien ça va coûter votre affaire ? Je vous rappelle que c'est la crise. On ne peut pas se permettre tous ces chichis. *(Il fait rapidement le tour des acteurs, les regarde de la tête aux pieds, les touche avec sa plume, analyse les costumes, triture les perruques avec dégoût, et écrit de façon précipitée sur son parchemin.)*

JEAN-BAPTISTE

Quels chichis ? On a tout fait nous-mêmes. Ne vous inquiétez pas, ça ne va pas coûter un radis.

FAUCHET

Ça, c'est sûr, c'est du rustique, votre affaire. Mais quand même... je vais regarder mes comptes. *(Il s'assied à la petite table côté jardin, relève ses lunettes sur son front, se gratte le front et commence ses calculs.)*

JEAN-BAPTISTE, *en regardant Madeleine*

Continue....

MADELEINE, *qui l'ignore complètement et qui continue à ne s'adresser qu'au public.*
Cléante et Angélique ont un plan pour tout faire foirer. Cléante dit à Valère de trouver un médecin, qu'Angélique va faire semblant d'être malade, et que le faux médecin pourrait conseiller à Angélique d'aller se reposer à la campagne où Valère pourrait la retrouver et l'épouser. De son côté, Angélique dit à Marianne de se trouver un médecin, que Cléante va faire semblant d'être malade, que Marianne pourrait se déguiser en pharmacienne ou infirmière, lui faire un clystère, et...

JEAN-BAPTISTE, *l'interrompant*
Un clystère ? Tu vas trop vite, je n'ai pas le temps de tout noter.

MADELEINE, *agacée*
Un clystère.

JEAN-BAPTISTE
Ah oui, bien sûr, mille excuses, ma douce.

MADELEINE, *en faisant un clin d'oeil au public*
Un lavement.

JEAN-BAPTISTE, *d'un air dégoûté et interrogateur*
Un lavement ?

MADELEINE, *s'adressant toujours au public*
Oui, pratique bien connue du XVII^e siècle, qui consistait à injecter un liquide médicamenté par le rectum.

JEAN-BAPTISTE, *appuyant chaque syllabe*
LE - REC - TUM

MADELEINE, *énervée*
Oui, le rectum. Tu veux un dessin ?

JEAN-BAPTISTE
C'est dégoûtant !

MADELEINE
Je ne te le fais pas dire. Beurk, je n'aimerais pas être à la place de l'apothicaire.

JEAN-BAPTISTE, *soudain hilare*
Et ben moi, je n'aimerais pas être à la place de la seringue. (*Il s'esclaffe.*) Bon, ça suffit. Allez, Angélique, enchaîne !

ANGÉLIQUE, *saisissant le texte et le scrutant à son tour*
Oui, oui. Ah, j'y suis. (*A Marianne.*) Ma mère Frosine veut résolument que Cléante, mon frère, épouse la vieille marquise de Mireuh... *poisse ?*

ARMANDE
Non, non, Mireuhpoids !

ANGÉLIQUE

Mireuhpoids !... et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimée ; mais comme Cléante m'a confié le secret de l'amour qu'il vous porte.

MARIANNE

Oui, je l'aime d'une ardeur... d'une ardeur... (*Jetant un coup d'œil sur le texte.*) extrême, et nous brûlons de nous voir mariés ensemble ! Mais avant que d'aller plus loin, je sais que notre amour ne veut rien écouter, et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux, et que sans le consentement de...

JEAN-BAPTISTE, *geste exaspéré*

Mais dieu de dieu, Madeleine !

(*Madeline mime l'acte de se couper la gorge en direction de Marianne, puis signale à Cléante et à Angélique d'enchaîner.*)

CLÉANTE, à Valère, et ANGÉLIQUE, à Marianne

Nous nous sommes donc avisés d'une bonne invention pour différer le mariage !

CLÉANTE, à Valère

C'est que ma sœur, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade; et le bon vieillard, qui est assez facile à duper, m'envoie quérir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos amis, et qui fût de notre intelligence, il conseillera à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma sœur à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et par ce moyen vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et laisser mon père pester tout son soûl avec Villebrequin.

ANGÉLIQUE, à Marianne

C'est que mon frère, dès l'heure que je vous parle, contrefait le malade; et madame ma mère, qui est assez crédule, m'envoie quérir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'une de vos amies, et qui fût de notre intelligence, elle conseillera au malade un bon clystère que vous-même, habillée en apothicaire, apprêteriez et feriez semblant d'administrer dans ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et par ce moyen vous pourriez l'entretenir à l'insu de la vieille, l'épouser, et laisser ma mère toute penaude devant sa marquise.

VALÈRE, à Cléante, et MARIANNE, à Angélique

Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma poste, et qui voulût tant hasarder pour mon service ? Je te le dis franchement, je n'en connais pas un.

CLÉANTE, à Valère

Je songe une chose: si vous faisiez habiller votre valet en médecin ? Il n'y a rien de si facile à déconfire que le bonhomme.

ANGÉLIQUE, à Marianne

Je songe une chose : si vous faisiez déguiser votre servante en médecin ? Il n'y a rien de si facile à duper que la bonne femme.

VALÈRE, à Cléante

C'est un lourdaud qui gâtera tout, mais il faut s'en servir faute d'autre.

MARIANNE, à Angélique

C'est une friponne qui gâtera tout, mais il faut s'en servir faute d'autre.

VALÈRE, à Cléante, et MARIANNE, à Angélique

Adieu, je vais la chercher.

(Ils vont pour partir, Marianne côté cour, Valère côté jardin. Ils se croisent sans se voir, s'arrêtent. Cléante et Angélique sortent, chacun de son côté.)



SCÈNE 2

Valère, Marianne, Scapin, Toinette.

(Mise en scène simultanée, comme la précédente.)

VALÈRE, songeur

Où diable trouver ce maroufle à présent ? (*Scapin entre côté jardin.*) Mais le voici tout à propos. Ah ! mon pauvre Scapin, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

MARIANNE, songeuse

Où diable trouver cette coquine à présent (*Toinette entre côté cour.*) Mais la voici tout à propos. Ah ! ma pauvre Toinette, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

SCAPIN, à Valère

Ce que je sais faire, Monsieur ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, en quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, chercher vos pantoufles, abreuver un cheval ; c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

TOINETTE, à Marianne

Ce que je sais faire, Mademoiselle ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, en quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir combien le beurre vaut au marché, vous façonner une coiffe, nettoyer la salle ; c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

VALÈRE, à Scapin, et MARIANNE, à Toinette

Ce n'est pas cela : c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SCAPIN, à Valère

Moi, médecin, Monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout. Ma foi ! Monsieur, vous vous moquez de moi.

TOINETTE, à Marianne

Moi, médecin, Mademoiselle ! Je suis prête à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais pour faire le médecin, par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi ! Mademoiselle, vous vous moquez de moi.

VALÈRE, à Scapin,	et	MARIANNE, à Toinette
Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai... cinq pistoles !		Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai... dix pistoles !

SCAPAIN, à Valère, et TOINETTE, à Marianne
Ah ! pour cinq pistoles... ! Mais, quand je serai médecin, où irai-je ? | Ah ! pour dix pistoles... ! Mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

VALÈRE, à Scapin
Chez le bonhomme Géronte, voir sa fille, qui est malade, (*il hésite*) mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire...

MARIANNE, à Toinette
Chez la bonne femme Frosine, voir son fils, qui est malade, (*elle hésite*) mais tu es une niaise qui, au lieu de bien faire...

TOINETTE, à Marianne
Hé ! Mademoiselle, ne soyez point en peine; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville.

SCAPIN, à Valère
Hé ! mon Dieu, Monsieur, on dit un proverbe, d'ordinaire: Après la mort le médecin; mais vous verrez que si je m'en mêle, on dira: Après le médecin, gare la mort !

VALÈRE, à Scapin
Il n'y a rien de si facile en cette rencontre : Géronte est un homme simple, grossier...

MARIANNE, à Toinette
Frosine se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effrontée.

(Valère sort côté cour et Marianne côté jardin. Scapin et Toinette se retournent, se voient et se parlent.)

SCAPIN
C'est-à-dire qu'il leur faudra parler philosophie, mathématique.

TOINETTE
Laissons-nous faire; si ce sont des gens faciles, comme ils le disent, nous leur répondons de tout !

SCAPIN, criant après Valère
Venez seulement nous faire avoir des habits de médecin !

TOINETTE, criant après Marianne
Et nous instruire de ce qu'il faut faire !

SCAPIN, même jeu
Et nous donner nos licences !

TOINETTE, à Scapin, avec satisfaction
Qui sont les dix pistoles promises ! (*Ils se serrent la main.*)

SCAPIN, dépité
Dix ?! Mon maître ne m'en a promis que cinq !

(Ils se sauvent en courant, Scapin côté jardin et Toinette côté cour.)



SCÈNE 3

Géronte, Frosine, Madeleine.

(Géronte et Frosine entrent bras-dessus, bras-dessous, suivis après un temps de Madeleine.)

MADELEINE, *se lamantant de façon exagérée*

Ah, malheur ! Ah, disgrâce ! Ah, pauvre seigneur Géronte, pauvre madame Frosine !

FROSINE, *à Géronte*

Que dit-elle là ?

MADELEINE

Ah misérable père ! ah ! mère infortunée ! que ferez-vous quand vous saurez ces nouvelles ?

GÉRONTE, *à Frosine*

Que sera-ce ?

MADELEINE

Les pauvres enfants !

FROSINE, *à Géronte.*

Je suis perdue.

MADELEINE

Ah !

GÉRONTE

Madeleine !

MADELEINE

Quel malheur !

FROSINE

Madeleine !

MADELEINE

Quel accident !

GÉRONTE

Madeleine !

MADELEINE

Quelle fatalité !

FROSINE et GÉRONTE, *à bout*

Madeleine !

Ah, monsieur !
MADELEINE, à *Géronte*

Qu'est-ce ?
GÉRONTE

Ah, madame !
MADELEINE, à *Frosine*

Qu'y a-t-il ?
FROSINE

Votre fille !
MADELEINE, à *Géronte*

Ah, ah !
GÉRONTE, *inquiet*

Votre fils !
MADELEINE, à *Frosine*

Ah, ah !
FROSINE, *inquiète*

MADELEINE
Madame, monsieur, ne pleurez donc point comme cela : car vous me feriez rire.

GÉRONTE, à *bout*
Dis donc vite, friponne !

MADELEINE
Vos enfants tout saisis des paroles que vous leur avez dites à propos de leurs mariages, sont montés vite dans la chambre d'Angélique, et pleins de désespoir, ont ouvert la fenêtre qui regarde sur la rivière.

GERONTE, *pris de panique*
Hé bien ?

MADELEINE
Alors, levant les yeux au ciel. « Non, se sont-ils dit, il nous est impossible de vivre avec le choix de notre père et de notre mère : nous voulons mourir. »

FROSINE, *angoissée*
Ils se sont jetés ?

MADELEINE
Non, Madame, Cléante a fermé tout doucement la fenêtre, et Angélique s'est allée mettre sur le lit. Là elle s'est prise à pleurer amèrement : et tout d'un coup son visage a pâli, ses yeux se sont tournés, le cœur lui a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

GÉRONTE, *chancelant*

Ah, ma fille, elle est morte ?

MADELEINE

Non, monsieur, à force de la tourmenter, je l'ai fait revenir : mais cela lui reprend de moment en moment, et je crois qu'elle ne passera pas la journée.

FROSINE, *sur le point de s'évanouir*

Et mon fils ?

MADELEINE

La douleur semblait le suffoquer et lui ôtait la parole. Tout transi, il est sorti sans dire mot et je l'ai entendu qui s'enfermait dans sa chambre.

FROSINE

Vite, qu'on m'aïlle quérir des médecins, et en quantité, on n'en peut trop avoir dans une pareille aventure. (*Madeleine sort en courant.*)

❧❧❧

SCÈNE 4

Géronte, Frosine

FROSINE

Ah, mon fils !

GÉRONTE

Ma pauvre fille !

FROSINE, *à Géronte*

Ah, ah! Pourquoi vouloir donner notre fille à un vieillard ? Crois-tu que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la rend malade ?

GÉRONTE

Mais toi, tu as aussi quelque chose à te reprocher ? Pourquoi vouloir donner notre fils à une marquise aux attraits usés ? Crois-tu que ce ne soit pas le désir qu'il a d'avoir une jeune demoiselle qui le rend malade ?

FROSINE

Je veux ce soir lui donner pour épouse une femme aussi riche que sage ; et le coquin me dit au nez, qu'il se moque de la prendre. Que dis-tu de cela ?

GÉRONTE

Je dis que dans le fond je suis de ton sentiment. Et moi, je veux ce soir donner pour époux à notre fille un homme de bien qui possède de grands biens ; et la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela ?

FROSINE

Il ne se peut pas que tu n'aies raison.

GÉRONTE

Le vicomte de Villebrequin est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, sage, et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

FROSINE

Cela est vrai. La marquise de Mirepoix est aussi un parti sortable ; c'est une dame qui est douce, posée et fort à son aise, et à laquelle il ne reste aucun enfant de son premier mariage, ni de son deuxième. Saurait-il mieux rencontrer ?

GÉRONTE

Ce sont des occasions qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage, qu'ailleurs je ne trouverais pas ; et le vicomte s'engage à la prendre sans dot.

FROSINE

Sans dot ?

GÉRONTE

Oui.

FROSINE

Ah ! je ne dis plus rien. Vois-tu, voilà une raison tout à fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

GÉRONTE

C'est pour nous une épargne considérable.

FROSINE

A mon tour, je trouve ici un avantage, qu'ailleurs nous ne trouverions pas : la comtesse apporte à notre fils une dot de vingt mille écus bien comptés !

GÉRONTE

Tudieu ! Vingt mille écus ? En quelles espèces ?

FROSINE

En bons louis d'or, et pistoles bien trébuchantes.

GÉRONTE

C'est une grande somme.

FROSINE

C'est pour nous une aubaine inespérée.

GÉRONTE

Assurément, cela ne reçoit point de contradiction.

FROSINE, qui hésite

Il est vrai que nos enfants nous peuvent représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux, ou malheureux, toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions...

GÉRONTE et FROSINE, *se reprenant*
Sans dot ! | Vingt mille !

GÉRONTE

Tu as raison, mon amie. Voilà qui décide tout, cela s'entend. (*Il hésite, à son tour.*) Il y a des gens qui pourraient nous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'un enfant est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard ; et qu'une grande inégalité d'âge, d'humeur, et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

GÉRONTE et FROSINE, *se reprenant*
Sans dot ! | Vingt mille !

FROSINE

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela. On le sait bien.

GÉRONTE

Qui diantre peut aller là contre ?

FROSINE, *qui hésite à nouveau*

Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères et de mères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs enfants, que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, et la joie ; et que...

GÉRONTE et FROSINE, *se reprenant*
Sans dot ! | Vingt mille !

GÉRONTE

Il est vrai. Cela ferme la bouche à tout.

FROSINE

Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

GÉRONTE et FROSINE, *décidés, se frottant les mains*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde !

GÉRONTE

Et nos enfants devraient rendre grâce au Ciel, de l'honnête homme de père –

FROSINE

et de la mère bienveillante ! –

GÉRONTE

qu'il leur a donné. Nous savons ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot,

FROSINE

et d'apporter vingt mille écus à un fils,

GÉRONTE
on ne doit point regarder plus avant.

FROSINE
Tout est renfermé là-dedans.

GÉRONTE
Sans dot et vingt mille écus bien comptés tiennent lieu de beauté,

FROSINE
de jeunesse,

GÉRONTE
de naissance,

FROSINE
d'honneur,

GÉRONTE
de sagesse,

FROSINE
et de probité.

GÉRONTE, *tapant dans les mains*
Faites-venir les médecins !

•••••

SCÈNE 5

Angélique, Cléante, Géronte, Frosine, Scapin, Toinette, Madeleine.

(Frosine fait asseoir Cléante côté cour et se tient debout derrière la chaise. Géronte et Angélique font de même, côté jardin. Madeleine entre, suivie de Scapin et Toinette, habillés en médecin.)

MADELEINE
Voici Monsieur Diafoirus et Monsieur Diafoirus son frère, qui viennent vous rendre visite.

SCAPIN, *présentant Toinette*
Mon cher monsieur, ma chère madame, je vous amène le plus habile médecin du monde, premier médecin de Monsieur le neveu du petit cousin du quatrième valet de chambre du Roi. C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses, qui a même guéri des gens morts, et qui sans doute guérira votre fils !

TOINETTE, *même jeu*
Oui, Madame, oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfaits. Et j'ai moi-même l'honneur d'accompagner le plus grand médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, pendant dix ans premier médecin du Grand Mamamouchi à Constantinople, qui sait les plus beaux secrets. Il est si savant, que je voudrais de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît. Il guérira sans doute votre fille !

GÉRONTE

Très humble serviteur à Monsieur le premier médecin du Grand Mamamouchi et à Monsieur le médecin son frère, premier médecin de Monsieur le neveu du petit cousin du quatrième valet de chambre du Roi ! Nous sommes ravis de vous voir chez nous, et nous avons grand besoin de vous.

FROSINE

C'est trop d'honneur que vous nous faites, Messieurs. Nous mettons toute notre espérance en vous.

SCAPIN

Hippocrate dit, et Galien par vives raisons persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte mé-decin qui soit dans la faculté végétale, sensitive et minérale.

GÉRONTE

J'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SCAPIN

Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SCAPIN

Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE

Angélique.

SCAPIN

Angélique. Ah ! beau nom à médicamenter ! Angélique !

FROSINE

Mon fils, qui s'appelle Cléante, souffre de la même maladie, et j'aurais tous les regrets du monde s'il venait à mourir.

TOINETTE

Qu'il s'en garde bien ! il ne faut pas qu'il meure sans l'ordonnance du médecin. (*A Cléante, en l'auscultant.*) Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

CLÉANTE, *répondant par signes, en portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.*
Han, hi, hom, han.

(Silence perplexe. Toinette et Scapin se regardent, haussent les épaules.)

SCAPIN, *à Angélique*

Et que dites-vous ?

ANGÉLIQUE, *même jeu*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

SCAPIN

Quoi ?

ANGÉLIQUE et CLÉANTE, *même jeu*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

TOINETTE, *les contrefaisant*

Han, hi, hom, han, hi, hom. On ne vous entend point !

SCAPIN

Quel diable de langage est-ce là ?

FROSINE

Messieurs, c'est là leur maladie. Ils sont devenus muets, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause.

GÉRONTE

Et c'est un accident qui a fait reculer leurs mariages.

SCAPIN

Et pourquoi ?

FROSINE

Celui et celle qu'ils doivent épouser veulent attendre leur guérison pour conclure les choses.

SCAPIN, *avec un este vers Angélique*

Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eut cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE

Enfin, Messieurs, nous vous prions d'employer tous vos soins pour les soulager de leur mal.

TOINETTE

Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-nous un peu, ce mal les oppresse-t-il beaucoup ?

FROSINE

Oui, Monsieur.

TOINETTE

Tant mieux. Sentent-ils de grandes douleurs ?

GÉRONTE

Fort grandes.

SCAPIN

C'est fort bien fait. Vont-ils où vous savez ? *(Il répond au regard perplexe de Frosine et Géronte par un geste approprié.)*

FROSINE

Ah, oui.

TOINETTE

Copieusement ?

FROSINE, *pudique*

Je n'entends rien à cela.

SCAPIN, *à Géronte*

La matière est-elle louable ?

GERONTE, *un peu gêné*

Je ne me connais pas à ces choses.

(Scapin et Toinette s'éloignent pour discuter un moment, puis reviennent.)

TOINETTE

Monsieur Géronte, y aurait-il moyen de voir de leur urine ? *(Sur un geste de Géronte, Madeleine apporte un urinal à demi plein, que Toinette inspecte avec soin.)* Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins : elle n'est pas tant mauvaise pourtant. *(Elle passe l'urinal à Scapin qui, après l'avoir reniflé, en boit une gorgée.)*

GÉRONTE, *scandalisé*

Hé quoi ? Monsieur, vous l'avalez ?

SCAPIN

Ne vous étonnez pas de cela ! Les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie. Mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour asseoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

MADELEINE

Voilà tout ce qu'on peut avoir : elle ne peut pas pisser davantage.

SCAPIN

Quoi ? Monsieur Géronte, votre fille ne pisse que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissative.

(Scapin et Toinette s'éloignent pour discuter un moment, puis reviennent.)

Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : « C'est ceci, c'est cela » ; mais nous, nous touchons au but du premier coup.

TOINETTE

Et nous vous apprenons que votre fille et votre fils sont muets.

GÉRONTE

Oui; mais nous voudrions bien que vous nous puissiez dire d'où cela vient.

SCAPIN

Il n'est rien plus aisé : cela vient de ce qu'ils ont perdu la parole.

FROSINE

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'ils ont perdu la parole ?

SCAPIN

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de tirer la langue.

GÉRONTE

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de tirer de la langue ?

TOINETTE

Aristote, là-dessus, dit...

SCAPIN

de fort belles choses.

TOINETTE

Ah ! c'était un grand homme !

GÉRONTE

Sans doute

SCAPIN

Grand homme tout à fait !

TOINETTE, *levant son bras depuis le coude*

Grand homme tout à fait : un homme qui était plus grand que moi de tout cela.

SCAPIN

Pour revenir à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalations des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à...

TOINETTE

Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE

En aucune façon. (*Frosine fait également signe que non.*)

SCAPIN

Vous n'entendez point le latin !

GÉRONTE

Non.

TOINETTE, *en faisant diverses plaisantes postures*
Cabricias arci thuram, catalamus, singularitar, nominativo haec Musa,

SCAPIN, *qui fait l'interprète*

« la Muse »

TOINETTE

bonus, bona, bonum, Deuz sanctus, estne oratio latinus? Etiam,

SCAPIN

« Oui »

TOINETTE

Quare,

SCAPIN

« Pourquoi » ?

TOINETTE

Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus.

GÉRONTE, *à part*

Ah ! que n'ai-je étudié ?

SCAPIN, *magistral*

Ossanbabbus, nequer, *potarinum, quipsa, milus*. Voilà justement ce qui fait que vos enfants sont muets.

FROSINE

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Messieurs, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

TOINETTE

Ce que nous croyons qu'il faille faire ?

GÉRONTE

Oui.

(Scapin et Toinette s'éloignent pour discuter un moment, puis reviennent.)

TOINETTE et SCAPIN

Notre avis est qu'ils prennent l'air à la campagne et qu'à chacun soit donné un bon lavement.

TOINETTE

Nous enverrons quérir le plus grand apothicaire du monde, Monsieur Purgon, qui compose lui-même les clystères pour Monsieur l'intendant du beau-frère du baron du Cunoüé.

SCAPIN

Qui sera accompagné de son plus habile assistant, Monsieur Fleurant. Sur ce, Madame et Monsieur, nous allons prendre congé de vous. *(Ils tendent chacun la main, de façon plus ou moins discrète. Géronte fait semblant de ne pas voir/comprendre.)* Vous nous donnerez ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez.

GÉRONTE

Vous croyez donc que je vous prends pour des hommes à qui l'argent fait tout faire, pour des hommes attachés à l'intérêt, pour des âmes mercenaires ? Ma foi, messieurs, vous vous y êtes mépris ! Votre serviteur. *(Il sort, suivi de Frosine.)*

SCAPIN ET TOINETTE, *au public*

Nous voilà fort bien congédiés ! *(Ils sortent.)*

(Musique. Cléante et Angélique regardent le public, haussent les épaules, se lèvent sortent.)

ACTE II

SCÈNE 1

Fauchet, Jean-Baptiste, Madeleine

On retrouve Fauchet assis devant sa petite table, côté jardin, la tête penchée sur ses comptes, les lunettes relevées sur le front, en train de griffonner quelques chiffres tout en gesticulant, l'air exaspéré et inquiet, comme souffrant d'une fièvre délirante...

FAUCHET

Que diable toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent. (Se plongeant à nouveau dans ces comptes.) Allez, trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. Plus, un petit clystère insinuatif, préparatif, et rémollient, pour amollir, humecter, et rafraîchir les entrailles de mademoiselle Angélique, trente sous. Un autre clystère pour aider notre cher monsieur Fleurant à chasser dehors les mauvaises humeurs de monsieur Cléante, trente sous ... Quinze livres au perruquier, monsieur Postiche, deux livres, vingt sous au ... Quinze livres pour des perruques qui ont l'air de ne valoir que quinze sous ! On dirait qu'elles avaient été fabriquées dans du papier journal ! ... Ça va pas le faire, ça va pas le faire. Je compte et je recompte mais j'arrive toujours au même chiffre négatif !

(Jean-Baptiste et Madeleine entrent en scène en regardant en direction de Fauchet. Ils s'avancent jusqu'au bord de la scène et font face au public.)

JEAN-BAPTISTE, à *Madeleine*

Il a pas l'air content.

MADELEINE

Il a sa tête des mauvais jours.

JEAN-BAPTISTE

Bon, qui c'est qui va lui demander ? *(En la poussant en direction de Fauchet.)* Vas-y toi !

MADELEINE, *l'air faussement penaude*

Monsieur Fauchet, JB et moi avons bien réfléchi et étant donné la crise financière qui nous frappe tous, nous avons décidé de suivre vos bons conseils et d'annuler le banquet annuel que nous offrons d'habitude à la troupe.

FAUCHET, *la tête toujours penchée sur ses comptes*

Ce sont les paroles d'une femme sage, Madeleine, il ne faut pas vivre pour manger mais manger pour vivre.

JEAN-BAPTISTE, à *Madeleine*

Mais qu'est-ce que tu fous ? On est censés lui demander de nous donner plus d'argent à ce grippe-sou, et pas le contraire.

FAUCHET

Vous dites ? *(Il se lève brusquement de sa chaise, s'approche de Jean-Baptiste et pointe toutes ses*

feuilles de calculs enroulées comme un parchemin dans sa direction.) Tu te moques de moi, coquin ? (Les deux hommes sont alors nez à nez. Immobiles, ils se regardent un instant, dangereusement.)

JEAN-BAPTISTE

Au diable vos comptes d'apothicaire ! Donnez-moi ces papiers que je voie de moi-même l'état exact de nos finances !

(Il tente de lui arracher les papiers des mains, Fauchet ne semble pas vouloir se laisser faire. Il résiste. Ils tirent tous les deux sur les papiers. Finalement les papiers volent et s'éparpillent sur le sol. Il y en a partout. Madeleine, Fauchet et Jean-Baptiste se précipitent pour tout ramasser.)

MADELEINE, à Jean-Baptiste

Mais qu'est-ce que tu fous ? Si tu veux que le grippe-sou soit moins radin, il va falloir la jouer serrée. Regarde-moi faire. *(Enjôleuse, s'approche de Fauchet, quelques papiers en main.)* Monsieur Fauchet, permettez-moi de vous parler franchement, vous qui avez la faculté de comprendre. Vous qui êtes un homme à l'intelligence vive, prompte, dure.

FAUCHET, se redressant, flatté

Je ne fais que mon travail d'économe. C'est la crise, vous savez. On ne peut pas se permettre de dépenses excessives. Tenez, je vois ici, sur la liste de JB, une requête pour acheter de la dentelle pour les costumes des aristocrates, j'imagine. Je vous demande un peu, de la dentelle! *(Rire moqueur.)* Nous n'en avons pas les moyens.

MADELEINE, qui a un coup de génie

Nous avons une nouvelle fabuleuse à vous annoncer.

JEAN-BAPTISTE, même jeu

Fabuleuse, en effet. Finis les problèmes d'argent.

MADELEINE

On a trouvé un gros investisseur, qui se propose de nous aider à financer le spectacle.

FAUCHET

Comment ça nous aider avec le spectacle ? De quoi me parlez-vous donc ?

JEAN-BAPTISTE

Un investisseur anonyme a généreusement fait don d'une somme d'argent gargantuesque pour nous aider à couvrir nos frais.

FAUCHET

Un investisseur, vous dites. Qui donc ? *(Il s'approche du public et scrute les spectateurs du regard, avec intérêt.)* De qui s'agit-il ? Pourquoi ne pas vouloir me révéler son identité ? Il est dans la salle, c'est pour ça ?

JEAN-BAPTISTE

Mais non, mais non, allons, monsieur Fauchet, nos problèmes d'argent sont terminés. Cessez de vous en faire.

FAUCHET

Tout ça n'est pas très net. Je veux m'en assurer. Il va falloir que je refasse mes comptes. *(Fauchet*

regarde ses papiers et se remet à griffonner quelques chiffres alors même que JB le pousse en avant, en direction de la salle.)

JEAN-BAPTISTE

Puisque je vous dis qu'on n'a plus à s'inquiéter... Allons parler chiffres dans le foyer ...

FAUCHET, se laissant traîner en direction de la sortie

Et les entrées au spectacle, vous les avez encaissées ? Il va falloir faire nos comptes. Vous êtes sûr qu'ils ont tous bien payé leur entrée ? *(Il s'arrête devant un spectateur comme s'il allait contrôler son billet.)*

(Jean-Baptiste pousse Fauchet jusqu'à la porte, tout en faisant signe à Madeleine de faire démarrer le 2e acte.)

JEAN-BAPTISTE, *grommelant*

Peste soit des avaritieux, des ladres, des fesse-mathieu, des pleure-misère et des pisse-vinaigre ! *(Ils sortent.)*



SCÈNE 2

Angélique, Cléante, Madeleine, puis Marianne et Valère.

Musique. Cléante et Angélique entrent de chaque côté, s'assoient à la même place qu'à la fin de l'Acte I.

MADELEINE, *au public*

A la campagne, pour prendre l'air. *(Angélique et Cléante se lèvent, écartent les chaises un peu plus côté cour et côté jardin, se rassoient. Madeleine va pour sortir, puis revient sur ses pas.)* Quant aux lavements ordonnés, ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là : c'est à Messieurs Purgon et Fleurant à y mettre le nez, puisqu'ils en ont le profit. *(Elle sort.)*

(Marianne et Valère entrent du fond, habillés en apothicaires et portant de grosses seringues.)

MARIANNE

Il me semble que nous ne sommes pas mal ainsi pour des apothicaires; et comme les parents de Cléante et d'Angélique ne nous ont guère vus, ce changement d'habit et de perruque est assez capable, je crois, de nous déguiser à leurs yeux.

VALÈRE

Tout ce que je souhaiterais serait de savoir cinq ou six grands mots de médecine, pour parer mon discours et me donner l'air d'habile homme.

MARIANNE

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire : il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

ANGÉLIQUE, *apercevant Valère*

Ah, ah, c'est vous ? Quelle surprise et que venez-vous faire céans ?

VALÈRE, *enlevant son bonnet*

Savoir ma destinée, parler à l'aimable Angélique, consulter les sentiments de son cœur, et lui demander ses résolutions sur ce mariage fatal dont on m'a averti. Ce vicomte de Villebrequin...

ANGÉLIQUE

Valère, tenez mon cœur incapable de vous abuser, croyez que je vous aime d'un véritable amour, et que je vous serai fidèle.

(Valère se met à genoux devant Angélique.)

CLÉANTE, *apercevant Marianne*

Ah, c'est bien vous, ma chère Marianne ! Voilà le seul apothicaire qui puisse guérir mon mal.

MARIANNE, *enlevant son bonnet*

J'ai ouï dire, Cléante, que votre sexe aime moins longtemps que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent. Et cette marquise de Mirepoix...

(Cléante se lève, la fait asseoir à sa place, se met à genoux devant elle.)

CLÉANTE

Eh ! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ? Mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, et je sens bien pour moi que je vous aimerai jusqu'au tombeau.

ANGÉLIQUE

Chut ! J'entends venir notre père et notre mère.

(Confusion. Cléante et Valère se mettent debout, Marianne et Valère rajustent leur déguisement, etc..)

CLÉANTE

Mais vous êtes venus pour nous...

VALÈRE, *à Angélique et Cléante*

Ah, oui ! Penchez-vous, vite !

(Plutôt que de se rasseoir, Angélique et Cléante se penchent chacun sur sa chaise comme s'ils se préparaient à recevoir un lavement ; Valère et Marianne se stationnent derrière eux, la seringue levée... Géronte et Frosine surgissent au milieu de ce tableau vivant.)

❧❧❧

SCÈNE 3

Angélique, Cléante, Marianne, Valère, Géronte, Frosine.

GÉRONTE

Je vois bien que ce Monsieur Fleurant-là et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur les corps de nos enfants.

FROSINE, *se couvrant les yeux*

Ah, mon ami ! Tu sais bien que je ne suis point capable de parler de ces choses-là !

VALÈRE, *posant sa seringue*

Approchez, Madame, approchez, Monsieur.

FROSINE

Messieurs, je suis ravie de trouver mes enfants debout et de voir qu'ils se portent mieux.

MARIANNE

Comment « qu'il se portent mieux » ? Cela est faux : Monsieur se porte toujours mal.

GÉRONTE

J'ai ouï dire pourtant que Mademoiselle était mieux, et je lui trouve bon visage.

VALÈRE

Que voulez-vous dire avec votre bon visage ? Mademoiselle l'a fort mauvais, et ce sont des impertinents qui vous ont dit qu'elle était mieux. Elle ne s'est jamais si mal portée.

MARIANNE

Ils marchent, dorment, mangent, et boivent tout comme les autres; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient fort malades tous les deux !

FROSINE

Les mariages doivent-ils donc être différés encore un temps ? C'est que Monsieur le Vicomte de Villebrequin et Madame la Marquise de Mirepoix vont venir ici.

VALÈRE

Ils vont venir ici ?

FROSINE

Oui, leur amour ne peut souffrir aucun retardement.

GÉRONTE

Et ils ont envoyé quérir un notaire pour conclure l'acte de mariage.

ANGÉLIQUE, à *Cléante*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom ?

CLÉANTE

Hom, hi, hom, han, han !

GÉRONTE, *exaspéré*

Encore ce diable de jargon ! Je pense que vous êtes fous tous deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. (*A Angélique.*) Mais la folie n'empêche pas un mariage avantageux. Un vicomte qui te fait l'honneur de te demander en mariage ! Rends grâce au Ciel de ton bonheur ! Tu seras Villebrequinisée dès ce soir, ma fille, ou, ma foi ! tu seras religieuse !

FROSINE, à *Géronte*

Il n'en faut point douter, mon ami, ils sont achevés tous deux. ! « Hi, han, hi, han ! » (*À Cléante.*) Tu es un fripon, un ingrat. C'est ça la récompense de t'avoir élevé comme nous avons fait ? Sache-le bien, mon fils, l'âne qui braie le plus est celui qui mange le moins ! Tu seras marié dès ce soir à la marquise de Mirepoix, ou tu seras déshérité !

FROSINE et GÉRONTE

Nous en faisons un bon serment !

CLÉANTE, *qui n'en peut plus*

Moi, épouser une marquise quand mon cœur appartient à une autre ? Sachez-le bien, ma mère, on ne fait boire à l'âne quand il ne veut.

ANGÉLIQUE, *de même*

Moi, m'abandonner à un vicomte quand je suis aimé d'un Valère ?

GÉRONTE

Voilà notre fils et notre fille qui parlent maintenant qu'il est question de les marier convenablement !

ANGÉLIQUE

Oui, mon père, nous avons retrouvé la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Valère. (*Valère enlève ses habits d'apothicaire.*) Que c'est inutilement que vous voulez me donner un vicomte, et que je me jetterai avec joie dans un couvent plutôt que d'épouser un homme que je n'aime point.

FROSINE

Mais...

CLÉANTE

Oui, ma mère, nous avons fait semblant d'être muets pour différer ces mariages, mais rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise. Il n'est puissance maternelle ni paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi. Je n'aurai jamais d'autre épouse que Marianne ! (*Marianne fait tomber ses habits d'apothicaire.*)

GÉRONTE

Peste soit de votre mommerie ! J'enrage ! (*A Valère et Marianne.*) Donnez-moi ces seringues, que je leur donne à chacun un bon lavement paternel !

(Confusion générale, pendant lequel Scapin et Toinette surgissent, toujours habillés en médecin.)

❧❧❧

SCÈNE 4

Angélique, Cléante, Marianne, Valère, Géronte, Frosine, Scapin, Toinette.

SCAPIN

Nous venons d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de nos ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que nous avons prescrit.

CLÉANTE, *sifflant et gesticulant*

Scapin... !

TOINETTE

Un clystère que nous avons pris plaisir à composer nous-même.

ANGÉLIQUE, *sifflant et gesticulant*

Toinette... !

SCAPIN

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

GÉRONTE

Messieurs,...

TOINETTE

Et qui devait faire dans les entrailles un effet merveilleux.

GÉRONTE

Messieurs, cela leur a dénoué la langue de toute façon et ils l'on maintenant bien pendue ! Ah ! c'est bien une pièce purificative qu'ils nous ont faite. Et sans doute êtes-vous médecins comme eux sont apothicaires ! Ôtez-moi ces bonnets, ces masques et ces tuniques !

(Géronte et Frosine se ruent sur Scapin et Toinette pour leur arracher leur déguisement. Fauchet entre subrepticement côté cour.)

FROSINE

C'est bien à vous, infâmes que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance. *(Elle attrape Toinette par l'oreille et se met à la battre.)* Voilà qui t'apprendra à te connaître !

GÉRONTE

Et pour ce coquin de Scapin, je le rouerai de coups ! Allons, un commissaire ! et qu'on empêche qu'ils ne sortent. Ah, traîtres ! je vous ferai punir par la justice !

SCAPIN, à part

Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables;

TOINETTE, à part

Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins, qu'il faut rouer de coups.

(Géronte et Frosine ligotent Toinette et Scapin ensemble, attachent Scapin par le pied, les font tomber, etc. Les deux couples d'amoureux profitent de cette nouvelle confusion pour s'enfuir.)

❧❧❧

SCÈNE 5

Géronte, Frosine, Scapin, Toinette, Madeleine, puis le Vicomte

MADELEINE

Monsieur, Madame, on demande à vous voir.

FROSINE

Qui ?

MADELEINE

Le Vicomte de Villebrequin.

FROSINE

Eh mon Dieu ! cette visite tombe mal à propos.

GÉRONTE

Vite, qu'on aille dire que nous n'y sommes pas.

MADELEINE

On a déjà dit que vous y étiez.

FROSINE

Et qui est la sotte, qui l'a dit ?

MADELEINE

Moi, Madame.

GÉRONTE

Diantre soit la petite vilaine. Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

MADELEINE

Je vais lui dire, Monsieur, que vous voulez être sortis.

FROSINE

Arrêtez, animal, et le laissez monter, puisque la sottise est faite.

(Madeleine sort et revient, suivie du Vicomte.)

GÉRONTE

Monsieur le vicomte, mon cher futur gendre, comment vous portez-vous ? Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et... Mais vous avez l'air bien triste pour un homme qui se marie ce soir. Heureusement que ma fille a retrouvé la parole et saura vous égayer.

LE VICOMTE

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par un pressant danger.
Mon cœur, qui vous est joint d'une amitié fort tendre,
Connaissant l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A pourtant violé, par un pas délicat,
La plus douce clause de notre doux contrat.

GÉRONTE, à part, après lui avoir jeté un regard dubitatif

La noblesse de soi est bonne : c'est une chose considérable assurément, mais elle est accompagnée d'une langue si extravagante, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. L'idée de me parler, à moi, en vers ! *(Au Vicomte.)* Monsieur...

ARMANDE, surgissant

L'alexandrin, d'après nos Académiciens, est un vers français de douze syllabes dans les rimes masculines, et de treize syllabes dans les rimes féminines. Quelques-uns prétendent que les vers alexandrins ont pris leur dénomination d'un poète nommé Alexandre Paris: les autres croient qu'ils ont été ainsi nommés, à cause qu'ils furent employés la première fois à écrire la vie d'Alexandre le Grand. Les tragédies, les poèmes épiques, se font ordinairement en vers alexandrins. La césure, le

repos du Vers Alexandrin doit être immédiatement après la sixième syllabe. Les vers alexandrins sont aussi appelés Vers Héroïques, (*un regard flatteur vers le Vicomte*) d'où la prédilection des nobles. Il est composé de deux hémistiches de six syllabes chacun et l'on tend à reconnaître deux mesures par hémistiche, de trois syllabes chacune (3/3//3/3). (*Au Vicomte.*) Que venez-vous de dire, monsieur, s'il vous plaît ?

VICOMTE, *un peu désorienté*

Euh...

Mon coeur, qui vous est joint d'une amitié fort tendre,
Connaissant l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A pourtant violé, par un pas délicat,
La plus douce clause de notre doux contrat.

ARMANDE

Moui, il y a mieux (*un regard vers Fauchet*) mais c'est sans doute plus cher. Prenons ce « A pourtant violé, par un pas délicat, » - tatata, tatata, tatata, tatata.

LE VICOMTE, *à contre-cœur*

tatata, tatata, tatata, tatata.

ARMANDE, *à Géronte*

A vous maintenant : tatata, tatata, tatata, tatata.

GÉRONTE, *assez maladroit*

tatata, tatata, tatata, tatata.

ARMANDE

Tout le monde ! N'oubliez pas que Jean-Baptiste veut qu'on vise plus haut que la farce : tatata, tatata, tatata, tatata.

TOUS, *une véritable cacophonie*

tatata, tatata, tatata, tatata,
tatata tatata, tatata, tatata,
tatata, tatata, tata...

JEAN-BAPTISTE, *off*

Armande ! Pour l'amour du ciel ! Madeleine, fais quelque chose, je t'en supplie !

MADELEINE

Ça suffit, Armande ! (*Aux comédiens, en tapant dans les mains.*) Allez ! on reprend avec Monsieur le Vicomte...

LE VICOMTE, *à Géronte*

Je suis homme d'honneur, cela me désoblige,
Me désole, me peine et me fâche et m'afflige,
Me perce, me navre, me chagrine et m'émeut –
Lorsqu'on est accablé, on rime comme on peut –
Me déchire, m'attriste et me blâme et me trouble,
Ah ! traître, scélérat, âme sans foi et double !
Avoir ainsi traité... Mais c'est trop, et ce cœur

Ne saurait y songer sans mourir de douleur.
Non, seigneur Géronte, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour mon crime une trop douce peine.

GÉRONTE

Que diable ! je n'en doute pas. De grâce, monsieur, venez-en au fait !

LE VICOMTE

A propos de l'hymen récemment proposé :
Je le trouve maintenant fort malavisé.
Oui, le trépas cent fois, me semble moins à craindre,
Que cet hymen fatal où l'on veut nous contraindre.

FROSINE

Comment ? Je n'entends rien à ce galimatias. (*A part.*) Ma foi, il vaut mieux être muet que de rimaiter de la sorte.

GÉRONTE

Attendez... Vous vous êtes engagé avec nous, Monsieur, pour épouser notre fille ; et tout est préparé pour cela. Mais vous voulez maintenant retirer votre parole ?

LE VICOMTE

Monsieur, sois-je du Ciel écrasé si je mens ;

GÉRONTE, *glacial*

Oh ! Monsieur, il n'y a pas de mal à cela. (*Il fait signe à Madeleine qui lui apporte un étui contenant deux fleurets.*)

LE VICOMTE

Et pour vous confirmer ici, mes sentiments,

GÉRONTE, *l'interrompant*

Cela n'est rien, vous dis-je. (*Lui indiquant de prendre un des fleurets.*) Monsieur, prenez la peine de choisir de ces deux épées, laquelle vous voulez.

LE VICOMTE

Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié, je vous demande place.

GÉRONTE, *péremptoire*

S'il vous plaît !

LE VICOMTE, *conciliant*

Touchez là, s'il vous plaît, vous me la promettez
Votre amitié ?

GÉRONTE

Monsieur,

LE VICOMTE
Quoi ! vous y résistez ?

GÉRONTE
Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma fille, après la parole donnée ; je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment, que je viens vous faire.

LE VICOMTE
Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu moins de mystère...

GÉRONTE
D'autres gens feraient du bruit, et s'emporteraient contre vous : mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur ; et je vous dis civilement, qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

LE VICOMTE
Et c'est, de l'amitié en profaner le nom,
Que de s'entre-tuer à toute occasion.

GÉRONTE
Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît. En garde !

VICOMTE, *prenant enfin un fleuret à contrecœur*
Avec lumière et choix, cette action doit naître,
Avant que nous tuer, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telle disposition,
Que tous deux, du marché, nous nous repentirions.

GÉRONTE, *baissant son arme et saluant le Vicomte bien bas.*
Parbleu, c'est là-dessus, parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage : ...
(Il se rend compte qu'il s'est mis à parler en vers.) Beuh ! *(Il jette son fleuret à terre.)* Au moins,
Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; et vous voyez que je fais les choses dans l'ordre.
Vous nous manquez de parole : je me veux battre contre vous. Vous êtes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

FROSINE
Et ce mariage ? Vous n'aimez donc plus Angélique ?

LE VICOMTE, *après avoir salué, à son tour, Géronte bien bas*
L'état où je vous vois, afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis, que j'aime une autre dame.

FROSINE
Quoi ?

LE VICOMTE
Le bonheur de savoir que je fus jadis aimé
Dans feu ma jeunesse par la douce Chloé !
Et d'un hymen secret à toute la famille

Nous eûmes grâce au Ciel un fils et une fille.
Mais rien de plus cruel peut-il être inventé :
Donner la joie à l'homme et puis la lui ôter.
D'un cruel revers le Ciel me déclara la guerre,
M'obligea de sortir de ma natale terre.
Et d'aller essayer mille périls divers
Dans ces lieux séparés d'ici par tant de mers,
Où mes soins ont gagné ce que dans ma patrie
Avaient pu me ravir l'imposture et l'envie.
Et de retour en France, j'ai cherché tout d'abord
Celle que durement m'avait ôtée le sort.
Mais Chloë, a-t-on dit, ô nouvelle effroyable,
Avait fini ses jours par un sort déplorable,
Geignant de mon absence en soupirs et sanglots,
Elle se jeta à l'eau et périt dans les flots ;
Et en Médée métamorphosée par folie,
Désespoir, détresse et noire mélancolie,
Livra nos deux enfants, et de ses propres bras,
En offrande à la Mort sur son char d'apparat.

FROSINE, *à part*

Il nous dit en son patois, je pense, que sa première femme est morte, et leurs enfants avec. (*Au Vicomte.*) C'est bien cela, Monsieur ?

GÉRONTE

Mais revenons, s'il vous plaît, Monsieur, à nos moutons, ou bien, à notre fille Angélique...

LE VICOMTE

Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen je me range,
À cette amour ancienne il faut donner le change ;
Et de plus, quand bien même je serais résolu,
Que j'aurais pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller mon caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais,
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
À rompre, de ce cœur, l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait, jusqu'ici :
Me souvenir d'elle est mon unique souci.

FROSINE, *à part, larmes aux yeux*

Il est toujours amoureux de sa première femme et lui réserve encore ses caresses (*se reprenant*) l'ingrat !



SCÈNE 6

Géronte, Frosine, Scapin, Toinette, le Vicomte, Madeleine, puis la Marquise

MADELEINE

La Marquise de Mirepoix, Madame, monte ici, pour vous voir.

FROSINE

Si elle aussi vient retirer sa parole...

GÉRONTE

Et ses vingt mille écus !

LE VICOMTE

Comment ? De Mirepoix ? quel étrange artifice !

Voilà assurément un nom qui est factice.

Qui diable fait aux gens aujourd'hui s'aviser,

Contre le sens commun, de se débaptiser ?

(Il aperçoit la Marquise.)

Ô Ciel...

LA MARQUISE

Ah ! que je suis contente de... *(Elle aperçoit à son tour le Vicomte, lâche un cri, et s'évanouit.)*

LE VICOMTE

Madame !

Hé ! vite, holà, quelqu'un ! ah ! grands dieux ! elle pâme !

GÉRONTE, *venant à son secours*

Çamon vraiment. Il y a fort à gagner à fréquenter les nobles,...

LA MARQUISE, *revenant à elle*

Mais quoi, cher Anselme, je te retrouve ici ?

Moi qui te croyais mort ! Et, le coeur endurci

Par cette perte ancienne, je suis céans venue...

Non, non, c'est trop de souci, je me sens l'âme émue... *(Elle s'évanouit à nouveau.)*

LE VICOMTE

Éloignement fatal ! Voyage malheureux !

Qui fit autant souffrir un coeur si généreux !

Reviens chère Chloé ! Je te croyais noyée,

Ayant perdu l'espoir, par les ondes broyée.

Et d'après ce qu'on m'a dit, nos deux petits enfants,

Pérent avec toi sous les flots étouffants.

Reviens chère Chloé ! Sans toi je ne veux vivre

Si je te perds encore, au Ciel je vais te suivre.

LA MARQUISE, *revenant à elle*

Je n'aurais pas osé mettre fin à mes jours,

Quoique le sort m'ait fait beaucoup de sales tours.

LE VICOMTE

Sans doute : mais enfin, contez-moi cette histoire.

LA MARQUISE

Elle est fort étonnante et difficile à croire.

GÉRONTE, *à part*

Si ça dure longtemps, je vais me mettre à boire...

FROSINE

Chut !

LA MARQUISE

N'en soyez pas inquiet, mon récit sera court,
Et puisqu'il est en vers, ne semblera pas lourd.

(Au Vicomte.)

Ce jour fatal pleurant de mon mari l'absence,
J'errais le long du quai, d'où je fus par malchance,
Par des corsaires turcs tout à coup enlevée,
Qui de nos chers enfants m'ont ainsi séparée.
Ce qu'ils sont devenus, te dire ne saurais
De savoir qu'ils sont morts, étonnée je ne serais.
Pendant que tu faisais fortune en Amérique
J'étais la maîtresse du capitaine Enrique.
Il m'aimait, chose étrange, et peu avant sa mort,
Me libéra, dota, et ramena au port,
Où, rendue abjecte par mon long esclavage,
Sous un nom emprunté je passais mon veuvage,
Ne jamais oubliant, comme certes il se doit,
Mon mari, mes enfants, ma vie d'autrefois.

FROSINE

Mais, madame, vous alliez épouser notre fils...

LA MARQUISE

Sans famille à mon âge la seule inquiétude
Est de vivre en état d'affreuse solitude.

LE VICOMTE, *fort ému*

Ma Chloé, en effet, qu'en dis-tu ? Quoique vieux,
Suis-je encore d'une mine qui peut plaire à tes yeux ?

LA MARQUISE, *avec tendresse*

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est bien agréable.
(Ils s'embrassent.)

LE VICOMTE, *plaisantant*

Mais te souviens-tu bien, j'avais de grands attraits,
Tu en as pour garant un tout petit portrait...

LA MARQUISE

Hélas, je ne l'ai plus. A Chloris, notre fille,
J'en ai fait un cadeau, elle était si gentille...

TOINETTE

Mais elle l'est encore et elle l'a toujours.

(A Géronte.)

Détachez-moi ce nœud ! Venez à mon secours !

(Confusion générale. On se précipite pour la délier. Elle ôte la chaîne qu'elle porte autour du cou et la donne au Vicomte.)

Regardez ce bijou. Qu'est-ce qu'il représente ?

LE VICOMTE

L'émail en est fort beau, la gravure charmante,

LA MARQUISE, *s'impatientant*

Ouvre !

LE VICOMTE

Voilà le portrait d'un homme de poids,
Un bel homme dirait-on, non ?... Ô Ciel ! c'est moi !
Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.
Ce fait est curieux. Ma surprise est extrême.
Le peintre m'a grossi et la bouche et le nez,
Il se soucie bien peu, c'est clair, de me flatter...

LA MARQUISE, *à Toinette*

Puis-je obtenir de vous, de savoir l'aventure,
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture ?

TOINETTE

Ma mère m'a donné cet amoureux cadeau,
Que je traîne depuis comme un pesant fardeau.
Elle m'a dit que c'était le portrait de mon père...

LA MARQUISE, *stupéfiée*

Chloris, est-ce bien toi ?

TOINETTE, *de même*

Êtes-vous bien ma mère ?

LA MARQUISE

Quelle heureuse aventure !

TOINETTE

Ô comble de bonheur !

LA MARQUISE

Le Ciel en soit loué.

TOINETTE

J'en ai la joie au cœur ! *(Elles s'embrassent.)*

LE VICOMTE, *vérifiant et le visage de Toinette et le portrait*

Mais que ce soit ma fille je ne fais plus de doute,

Et le peu que j'ai vu me la découvre toute. *(Ils s'embrassent.)*
Nous nous sommes retrouvés, cherchons donc notre fils,
A moins que je n'oublie, il s'appelait Damis.

SCAPIN, *toujours ligoté, mais il réussit à lever la main*
Portait-il un anneau, legs d'une vieille tante,
Qui était fort riche mais fort malodorante ?
(Confusion générale, Géronte et Frosine se précipitent pour le délier.)

GÉRONTE, *incrédule*
Quoi, Scapin ?

FROSINE, *de même*
Un valet impertinent ?

SCAPIN
Qu'y voyez-vous, maîtres, qui soit si malséant ?
Si je rime comme eux, c'est que c'est dans le sang !

LA MARQUISE, *scrutant le visage de Scapin*
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage,
Et je crois que le Ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

LE VICOMTE, *dubitatif*
Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Ce n'est qu'un serviteur en toutes ses affaires. *(Il examine Scapin de près, puis s'exclame.)*
Mais, voyant cet anneau qu'il porte au petit doigt,
Je lui rends les honneurs auxquels il a bien droit.
Embrasse-moi mon fils !

SCAPIN
A Dieu mon indigence ! *(Ils s'embrassent.)*

LA MARQUISE, *très émue*
Dans mes bras, mon Damis !

SCAPIN
Je vous salue bombance ! *(Ils s'embrassent, puis à Géronte et Frosine.)*
Merci mes bons maîtres de tous les coups de pied,
(Il leur fait à chacun un coup de pied au derrière.)
Qu'à présent je vous rends jusqu'au dernier denier.

LA MARQUISE
Nous devons bénir l'heur de notre destinée !

LE VICOMTE, *serrant toute sa famille retrouvée*
Oh comme les enfants croissent en peu d'années !
J'admire de les voir au point où les voilà,

Après les avoir vus pas plus grands que cela.

SCAPIN

Enfin nous y voici ; mais Monsieur, si je l'ose,
Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LE VICOMTE

Je ne puis désormais te refuser rien
Et tu peux librement disposer de mon bien.

SCAPIN

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

LE VICOMTE, *magnanime*

Ma foi, c'est m'obliger, que d'en user ainsi,
Et je me réjouis de les avoir ici. *(Il donne sa bourse à Scapin.)*
A mon bonheur ces lieux ne s'accommodent guères ;
Allons chez moi – chez nous ! – évoquer ces mystères,
Remerciant ces gens de leurs soins officieux,
Et rendre grâce au Ciel qui fait tout pour le mieux. *(Ils sortent, laissant Frosine et Géronte ébahis.)*

FROSINE, *après un temps*

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues,
Ces péripéties-là, sont-elles connues ?
Géronte, mon ami –

GÉRONTE

Frosine, doucement :
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement. *(Il se rend compte qu'ils parlent en vers.)* Beuh ! Sans dot...

FROSINE

Et vingt mille écus bien comptés...

GÉRONTE ET FROSINE, *se regardant*

Ô fortune, quelle est ton inconstance ! *(Ils piquent un fou rire.)*



SCÈNE 7

Géronte, Frosine, Fauchet

(Fauchet entre à pas de loups, regardant à droite et à gauche, comme si il cherchait quelqu'un.)

FAUCHET, *à Géronte et Frosine*

Je m'excuse de vous interrompre, bonnes gens, mais on m'a parlé tout à l'heure de l'heureuse bienveillance d'investisseurs, et j'aimerais bien connaître leur identité. Vous me semblez être des gens de bonne vertu et de bon héritage. Se pourrait-il que vous soyez les investisseurs dont je viens de découvrir l'existence ?

(Frosine et Géronte se regardent et éclatent de rire.)

FROSINE

Mon pauvre ami, mais vous n'y pensez point.

GÉRONTE

Mon bon monsieur, mais vous délirez.

FAUCHET, *à part*

Ah le coquin, il va m'entendre ! Au diable ce maudit Jean-Baptiste. Il ne l'emportera pas au paradis.
(Il quitte la scène en grommelant.)

❧❧❧

SCÈNE 8

Géronte, Frosine, Madeleine, puis Angélique et Valère, puis Cléante et Marianne

Les deux couples – Cléante et Marianne, Angélique et Valère – entrent. Géronte et Frosine changent de mine, leur tournent le dos.

ANGÉLIQUE, *à Géronte, d'un air pénitent*

Vous m'avez toujours dit, mon père, qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien,
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valère, je crois bien, n'est pas de vous chéri...

GÉRONTE

Ma fille, il se peut bien que l'amour anoblisse, mais je n'entends rien à tous ces discours en l'air et en vers. Tiens-toi prête à une colère de tous les diables, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières si jamais un rimailleur ose mettre le pied, la césure, l'hémistiche, la jambe ou l'enjambement céans !

VALÈRE

Monsieur, je viens paraître à vos yeux, et remettre Angélique en votre pouvoir, nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, –

(Cléante et Marianne entrent.)

CLÉANTE

Tous quatre !

FROSINE, *à Cléante*

Oses-tu bien, après cela, paraître devant nous ?

CLÉANTE

Mais...

GÉRONTE, *à Cléante*

Ôte-toi de nos yeux, coquin, ôte-toi de nos yeux !

VALÈRE

Nous avons eu dessein, vous dis-je, de nous aller marier ensemble : mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête : je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir : ce que je vous dirai, Monsieur, c'est que je viens tout à l'heure de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE, *ayant vite réfléchi*

Monsieur, votre vertu m'est tout à fait considérable, et je vous donne ma fille, avec la plus grande joie du monde.

FROSINE, *à Marianne*

Et chez vous, il n'y aurait pas la mort d'un riche parent en perspective ?

MARIANNE

Encore mieux. Apprenez, madame, que j'ai su depuis peu, que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru, et qu'il vient ici pour me chercher. Sauvé d'un naufrage il y a dix ans par un vaisseau espagnol, il fit fortune à Cadix et...

FROSINE

Vous apportez donc à mon fils une dot ?

CLÉANTE

De vingt-cinq mille écus !

FROSINE, *à Marianne*

Que je vous embrasse, ma chère bru ! (*Aux autres.*) Allons nous réjouir, et célébrer ces heureux mariages !

GÉRONTE

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là...



SCÈNE 9

Fauchet, Jean-Baptiste, Madeleine, Géronte, Frosine, Madeleine, puis Cléante, Angélique, Valère, Marianne

Fauchet fait irruption sur scène, en bottant le derrière de Jean-Baptiste, suivi de Madeleine.

FAUCHET

Je vais t'apprendre à te moquer de moi, coquin. Où est donc cet investisseur que tu m'as promis ? Je te somme de me dire la vérité.

JEAN-BAPTISTE

C'est que... (*Fauchet lui tire les oreilles.*) Aïe !

MADELEINE, *voyant que tout va virer au vinaigre, se met à crier*

Rideau ! rideau !

FAUCHET, à *Madeleine*

Ah ! Sotte que tu es. On n'a même pas de rideau, et tu sais pourquoi on n'a pas de rideau, c'est à cause de vos dépenses insensées à toi et à l'autre imbécile. Vous devriez avoir honte. Les comptes sont à sec, et sans dons d'investisseurs bienveillants, nous courons à la catastrophe. Vous pouvez dire adieu à vos rêves de jouer dans un vrai théâtre avec un rideau, avec une vraie trappe où serait cachée la souffleuse, avec des comédiens au vrai talent..

(La troupe qui se révolte et se met à huer Fauchet. Tous les comédiens quittent la scène, mécontents, et cette fois ce sont eux qui bottent le derrière de Fauchet.)

MADELEINE, voyant que ça s'empire, regarde Jean-Baptiste

Lumières, JB, lumières !

(Ils se précipitent tous les deux pour éteindre...)

FIN.

SOURCES :

Pièces en prose

La jalousie du barbouillé
Le médecin volant
L'étourdi
Les précieuses ridicules
La critique de l'Ecole des femmes
Le mariage forcé
L'amour médecin
Le médecin malgré lui
L'avare
Le bourgeois gentilhomme
Les fourberies de Scapin
Le malade imaginaire

Pièces en vers

Sganarelle ou le cocu imaginaire
L'école des maris
L'école des femmes
Le tartuffe
Le misanthrope
Les femmes savantes